

la description stylistique préalable d'un texte, laquelle suppose le repérage des faits de langue pertinents, il est en effet impossible d'envisager l'explication d'un texte littéraire. Ce volume n'est pas seulement destiné à qui s'intéresse, par choix ou par nécessité, à la grammaire, mais aussi à tous ceux qui ont affaire avec l'écriture.

CHAPITRE 1

POURQUOI FAIRE DE LA GRAMMAIRE

- I. LES CURIOSITÉS OBSERVÉES
- II. COMMENT FAIRE DE LA GRAMMAIRE
- III. UTILITÉ DE LA GRAMMAIRE

Le savoir grammatical n'est pas constitué tel quel une fois pour toutes. Il résulte d'une réflexion théorique associée à la pratique de manipulations et il suppose une attitude active vis-à-vis de la langue.

1. Une série de *curiosités observées* doit attirer l'attention de l'utilisateur et lui faire prendre conscience qu'il manie un objet tout à fait particulier.

2. *Faire de la grammaire* ne peut donc consister dans l'apprentissage par cœur d'une série de règles. Il s'agit au préalable de s'interroger sur la façon dont il convient d'aborder et de définir la discipline.

3. Il s'agit également de se persuader de l'*utilité de la grammaire*, qui ne constitue pas une fin en soi, mais une aide pour mieux s'exprimer et mieux comprendre.

I. LES CURIOSITÉS OBSERVÉES

Le locuteur ordinaire d'une langue ne se pose généralement pas de questions sur elle, pourtant, dans des situations de la vie courante, comme lorsqu'il a écrit une lettre, par exemple de motivation, il doit décider de manière consciente de ce qu'il doit dire. Il raisonne alors

L'ACTIVITÉ GRAMMATICALE

Le fait est que l'activité grammaticale existe. Liée dans l'opinion courante à une pratique sociale bien définie, l'enseignement, et à une institution déterminée, l'école, elle trouve en réalité un champ d'exercice qui exerce largement ce secteur particulier : pratiquement toutes les activités qui prennent la langue pour matière la supposent en quelque mesure. En particulier, elle est supposée par le système d'écriture le plus rudimentaire qui soit. Elle est donc sûrement fort ancienne, étant plus ancienne que le système d'écriture le plus ancien. Jean-Claude Milner, *Introduction à une science du langage*, Ed. du Seuil, 1995, p. 55.

* L'outil

En d'autres termes, à partir d'une formule identique à celle des Primates, l'homme fabrique des outils concrets et des symboles, les uns et les autres relevant du même processus ou plutôt recourant dans le cerveau au même équipement fondamental. Cela conduit à considérer que le langage est aussi caractéristique de l'homme que l'outil, mais qu'il ne s'agit que de l'expression de la même propriété de l'homme. (André Leroi-Gourhan, *Le Geste et la Parole*, I. *Technique et Langage*, Albin Michel, Paris, 2003 [1964], p. 63).

* Déterminant

On appelle déterminant une unité qui permet à un substantif de fonctionner comme sujet dans une proposition (« Chien aboie » n'est pas possible, mais seulement « Un chien aboie ») et permet d'actualiser sa référence (« le chien », « ce chien », « mon chien », etc.).

➤ Voir p. 136.

en termes de « il faut dire ou ne pas dire ». C'est là sans doute un des fondements de l'activité grammaticale, mais il ne saurait être le seul. S'il est vrai que le langage est l'**outil*** qui nous différencie des animaux, il mérite plus d'attention qu'un simple contrôle occasionnel.

De fait, la langue devrait également constituer un objet de curiosité, tant les faits qui la constituent peuvent paraître étonnants. On en donnera deux exemples, celui des échelles orientées et celui du passif.

On ne s'interroge guère sur un exemple comme celui-ci : « Je dois faire deux ou trois courses », mais il suffit de changer l'ordre des **déterminants*** numériques « J'ai fait trois ou deux courses », pour qu'il apparaisse moins naturel et qu'on se rende compte qu'on va du moins vers le plus, et non l'inverse. L'attitude devant de tels faits que doit avoir le grammairien, confirmé ou novice, est de les mettre en relation avec d'autres faits du même type. On peut ainsi observer qu'un adjectif comme « presque » implique lui aussi un parcours sur une échelle orientée : « Il a presque vingt ans » ne signifie pas en effet qu'il a approximativement vingt ans, c'est-à-dire un peu plus ou un peu moins, mais qu'il n'a pas tout à fait vingt ans. C'est aussi le cas avec « même » : « Je peux vous prêter 500 et même 1000 euros » est naturel, « Je peux vous prêter 1000 euros et même 500 » ne l'est pas. Il existe dans ces trois exemples une échelle numérique, une quantification, que rien n'oblige logiquement à parcourir vers le haut. D'ailleurs, avec certains verbes, elle peut l'être vers le bas : « La température est descendue à 4 degrés » vs « La température atteint 35 degrés » (parcours vers le haut). Ce que montrent ces exemples, c'est que le choix de l'ordre n'est pas indifférent, que, par exemple selon les verbes, il est orienté et que la langue suppose ainsi des parcours déterminés.

À côté de ces échelles quantitatives, il faut faire une place à celles qui sont évaluatives. Certains adjectifs ou substantifs sont par exemple graduables. Une expres-

LES ÉCHELLES QUANTITATIVES

Les faits observables [...] conduisent à une conception de l'opération de quantification possédant les trois propriétés suivantes :

- a) elle s'opère sur une échelle de grandeur [...]
- b) le processus de quantification a un caractère dynamique : il consiste fondamentalement à parcourir l'échelle numérique ;
- c) cette opération de parcours est orientée, dans le sens où l'échelle elle-même est orientée, c'est-à-dire de « bas en haut » (du plus petit au plus grand). René Rivara, *Le Système de la comparaison. Sur la construction du sens dans les langues naturelles*, Minuit, p. 30.

sion comme « Quel imbécile ! » sera immédiatement interprétée comme exprimant un très haut degré d'imbécillité. De même, certaines figures de rhétorique, en particulier la litote et l'hyperbole, supposent elles aussi le parcours d'échelles. Si l'on dit d'un individu qu'il n'est pas mal, c'est une incitation à parcourir l'échelle vers le haut : il est mieux que pas mal, il est bien. À l'inverse, si l'on dit de quelqu'un qu'on admire qu'il est génial, l'interlocuteur devra rectifier et supposer qu'il est simplement intelligent ou intéressant.

À ce stade de l'observation, il ne s'agit pas de chercher à interpréter le pourquoi de ces sortes d'instructions que donne la langue d'avoir à parcourir des échelles dans un sens ou dans un autre, mais de les repérer et de les décrire. C'est le premier moment de la démarche grammaticale : s'étonner de certains faits, les mettre en relation les uns avec les autres pour tenter de repérer des fonctionnements larges, chercher le comment (explication dans le système) et non le pourquoi (explication toujours hasardeuse).

Le passif offre d'autres exemples de curiosités. Deux phrases de structure identique, avec un même verbe, « voir ». « On voit régulièrement des OVNI dans cette région » et « On voit la mer de ma fenêtre » ne donnent pourtant pas lieu toutes les deux à un emploi passif, possible uniquement avec la première : « Des OVNI sont vus régulièrement dans cette région », mais « * La mer est vue de ma fenêtre ». De même, deux verbes diffé-

LA LANGUE ET LE MONDE

Notre hypothèse reconnaît à la langue un pouvoir de formation autonome : la capacité de piler la matière ontologique à des connexions autonomes et étrangères. La reconnaissance d'un tel pouvoir n'exige pas, cependant, le sacrifice d'un monde ontologique autonome, doué d'un pouvoir de mise en forme propre et indépendant. Michele Prandi, *Grammaire philosophique des tropes*, Minuit, 1992, p. 40.

*Ontologie

Êtres, notions, événements, auxquels renvoie le langage, qu'ils soient préexistants, comme lorsqu'on parle du monde qui nous entoure, ou construits par le texte, comme en littérature. Cette ontologie, dans tous les cas, suppose des représentations, liées à l'organisation même du langage et à la subjectivité de chaque locuteur. La langue s'ouvre à un extérieur, mais elle n'est pas un simple reflet du réel, elle l'informe, au sens où elle lui donne une forme.

rents, mais de même sens ne s'emploieront pas également au passif : « Cette affaire concerne Jean » / « Jean est concerné par cette affaire », mais « Cette affaire regarde Jean » / « *Jean est regardé par cette affaire ».

Il faut admettre que l'organisation des langues n'est pas prévisible, mais en partie arbitraire, ce qui signifie qu'elle ne reflète pas celle de la réalité, ni d'une quelconque logique, qu'elle est autonome, ce qui ne veut pas dire naturellement qu'elle n'ait pas à s'articuler sur le monde, sur ce que l'on appelle l'**ontologie***. Les curiosités observées sont là pour témoigner de cette autonomie et de la nécessité de s'intéresser aux structures de la langue, c'est-à-dire de faire de la grammaire. La première tâche du grammairien est ainsi d'observer sans jugement *a priori*.

INDICATIONS BIBLIOGRAPHIQUES
SUR LES ÉCHELLES ET LE PASSIF

1. Textes de référence

RENÉ RIVARA, *Le Système de la comparaison. Sur la construction du sens dans les langues naturelles*, Minuit, 1990. Montre comment la comparaison en français et en anglais suppose l'existence d'échelles orientées. Voir en particulier le chapitre II.

GILLES FAUCONNIER, *Espaces mentaux. Aspects de la construction du sens dans les langues naturelles*, Minuit, 1984.

DAVID GAATONE, *Le Passif en français*, Louvain-La-Neuve, De Boeck, 1998. Très détaillé, fournit de nombreux exemples, attire l'attention sur les impossibilités.

2. Synthèses

JOËLLE GARDES TAMINE, *Pour une nouvelle théorie des figures*, PUF, 2011. Voir le chapitre 6 sur les principes d'organisation des figures, en particulier les pages 173 à 176.

MICHELE PRANDI, *Grammaire philosophique des tropes*, Minuit, 1992, p. 35-40.

CHRISTIAN TOURATIER, *Le Système verbal français*, Armand Colin, Paris, 1996. Voir le chapitre VII, en particulier les pages 191-195, où l'auteur s'interroge sur le rôle essentiel du passif en français.

EXEMPLE D'EMPLOI DU PASSIF

Le texte illustre les problèmes que pose la délimitation du passif et son emploi et au-delà, les difficultés de toute analyse grammaticale, qui nécessite toujours une argumentation.

TEXTE

Chateaubriand

Mémoires d'outre-tombe

Julie me reçut avec cette tendresse qui n'appartient qu'à une sœur. Je me sentis protégé en étant serré dans ses bras, ses rubans, son bouquet de roses et ses dentelles. Rien ne remplace l'attachement, la délicatesse et le dévouement d'une femme ; on est oublié de ses frères et de ses amis ; on est méconnu de ses compagnons ; on ne l'est jamais de sa mère, de sa sœur ou de sa femme. Quand Harold* fut tué à la bataille d'Hastings, personne ne le pouvait indiquer dans la foule des morts ; il fallut avoir recours à une jeune fille, sa bien-aimée. Elle vint et l'infortuné prince fut retrouvé par Édith au cou de cygne [...]

*Harold est le dernier des rois anglo-saxons d'Angleterre, battu à la bataille de Hastings par Guillaume le Conquérant, le 14 octobre 1066. Édith l'identifia grâce à une marque de naissance.

COMMENTAIRE DU TEXTE

Ces quelques lignes sont extraites de la première partie des *MOT* : Chateaubriand y évoque l'un de ses sœurs, qu'il retrouva à Paris, lors du premier séjour qu'il y fit.

MORPHOLOGIE DU PASSIF

Le passif se forme par l'emploi de l'auxiliaire « être » et du participe passé du verbe actif avec lequel il peut être mis en correspondance :

Édith retrouva l'infortuné prince
L'infortuné prince fut retrouvé

Étant donné que la séquence « verbe être + participe passé » peut être analysée comme une construction attributive, où l'auxiliaire et le participe sont indépendants, un problème se pose, celui de l'identification même du passif. Si la construction peut être mise en relation avec une construction active : « La maison est créée par une bonne équipe » / « Une bonne équipe crée la maison », il s'agit d'un passif. Si c'est impossible et si, de surcroît, on peut marquer le degré du participe (« la pièce est ornée », « la pièce est très ornée ») comme on marque le degré d'un adjectif, on y verra précisément une construction attributive, verbe « être » + adjectif. Dans le texte, c'est comme adjectif que l'on classera « protégé », car on pourrait précisément dire « très protégé ». De surcroît, la forme pourrait commuter avec un adjectif : « je me sentis tranquille en étant serré ».

Dans un exemple comme « la maison est créée », sans complément, on peut hésiter entre une analyse comme « passif d'état », le participe indiquant l'état actuel de la maison. C'est-à-dire un état qui résulte d'une action passée, ou plutôt, comme une construction attributive.

Dans le texte, on considérera comme des passifs indiscutables : « étant serré », « est oublié », « est méconnu », « fui tué », « fui retrouvé ». Le fait qu'ils aient un complément, à l'exception de « tué » fait qu'on peut les mettre en correspondance avec une construction active, et « tué » ne supporterait pas la gradation.

VALEUR DU PASSIF

Cette valeur s'observe en comparant la construction passive à la construction active. La construction active met nécessairement en jeu deux actants, c'est-à-dire deux participants à l'action, dont l'un est indiqué par le sujet du verbe, et l'autre par son complément : « Édith retrouva l'infortuné prince ». Ces deux actants peuvent se retrouver dans la construction passive, ils ont alors échangé leur place : « l'infortuné prince fut retrouvé par Édith ». C'est là

➤ Voir Christian Touratier,
Le Système verbal français,
Armand Colin, 1996, p. 191.

une des premières valeurs du passif : l'échange des places s'accompagne d'un « changement de perspective » :

La signification du verbe est organisée, dans la phrase passive, à partir du deuxième actant, qui représente en effet ce dont parle le locuteur, alors que, dans la phrase active, elle est organisée à partir du premier actant, puisque c'est lui qui est alors le thème ou le support informatif de l'énoncé. (Christian Touratier, *Le Système verbal français*, p. 195.)

Dans le passage, c'est en effet sur Harold que l'attention se concentre, et sur sa mort, sans compter que le verbe passif s'inscrit dans la liste de tous ceux qui le précèdent, ce qui confère au texte une unité stylistique.

L'autre actant peut ne pas figurer dans la construction passive, ce qui constitue une particularité sémantique intéressante. On dit en effet que, avec le passif, le sujet subit l'action, mais cela ne lui est pas spécifique. Il existe des verbes qui, bien qu'employés à l'actif, ont cette valeur : « J'ai reçu un coup sur la tête. » Ce qui est spécifique au passif, c'est que l'actant qui aurait la fonction sujet dans la construction active peut ne pas y figurer : « Harold a été tué. » Il est comme mis entre parenthèses.

Ce n'est pas le cas dans le texte, où Chateaubriand insiste au contraire sur le lien entre les actants, sur le fait que si certains sont oubliés, les femmes, elles, sont toujours attentives. Ailleurs, la suppression de l'actant pourrait aboutir à une valeur générale : « Dans la vie, on est toujours trahi. » D'ailleurs, lorsque l'actant sujet de la forme passive est « on », il n'est jamais indiqué dans la forme passive. Dans d'autres cas, l'actant n'est pas précisé parce que le **contexte*** ou la **situation*** sont suffisamment clairs pour qu'on puisse l'identifier.

LE COMPLÉMENT DU PASSIF

L'actant sujet dans la construction active, lorsqu'il est exprimé, devient complément prépositionnel du verbe au passif. La liste des prépositions est restreinte. Dans

* Contexte, situation

On appelle « contexte » les éléments linguistiques qui entourent l'unité à laquelle on s'intéresse et « situation », le fragment de réalité dans lequel l'énoncé a été prononcé. C'est à la situation que certains donnent parfois le nom de contexte, le contexte devenant le cotexte. On a pourtant intérêt à utiliser la première terminologie, plus claire.

l'ancienne langue, elles étaient au nombre de trois : « à », dont il reste trace dans des expressions figées comme « mangé aux mites » (= par les mites), « par », la plus usuelle (« le prince fut retrouvé par Édith ») et « de », surtout employé lorsque la valeur d'action du verbe est affaiblie, par exemple au profit d'une valeur psychologique. C'est le cas dans « on est oublié », « on est méconnu », le lexique des verbes étant très clair.

Certains linguistes pensent qu'une préposition comme « dans » peut aussi jouer le rôle d'introduit du complément du passif. On peut se poser la question pour « étant serré dans ses bras, ses rubans, etc ». Certes « dans » a une valeur locative (= de lieu), mais on peut associer au passif la forme active suivante : « ses bras, ses rubans, etc. me serrant », si bien que « dans » peut être considéré comme introduisant le complément du passif.

Au-delà de ce que l'on peut observer ici sur le passif, ce qui importe, dans la perspective de ce chapitre, c'est qu'il existe évidemment des régularités dans la langue, mais qu'aux marges des fonctionnements les plus évidents surgissent des problèmes, qui n'ont pas de solution définitive. On doit les aborder par l'observation de constructions proches et par des manipulations qui seront expliquées dans les chapitres suivants. La grammaire n'est pas un savoir constitué une fois pour toutes mais qui se constitue en fonction de procédures que l'on doit expliciter.

II. COMMENT FAIRE DE LA GRAMMAIRE

Il existe deux façons de faire de la grammaire, soit de manière prescriptive, soit de manière descriptive. Dans le premier type de grammaire, le grammairien indique comment il faut s'exprimer, quelles constructions, quel lexique retenir ou exclure : dites et ne dites pas. Dans la seconde, on décrit les différents faits observés, on les analyse, on les compare, en cherchant non pas ce qui « doit être dit », mais ce qui se dit, et dans quelles condi-

PRINCIPE DU TRI

La grammaire normative n'est pas moins liée à l'usage que la grammaire descriptive, toutefois, mis à part le style prescriptif qu'elle adopte volontiers et qui est sans importance au fond, elle a pour particularité de choisir, parmi les usages possibles, un usage entre tous, généralement ancien et littéraire [...]. La grammaire dite descriptive n'est pas moins liée à un différentiel que la grammaire normative. Simplement, elle n'appelle pas nécessairement son différentiel « correct/incorrect » [...]; souvent aussi, elle préfère user d'une échelle à plusieurs degrés [...] elle raisonne en termes de plus ou moins. Le plus souvent enfin, elle admettra des sources d'information plus étendues : les auteurs cités seront plus modernes et plus nombreux ; on admettra les journaux ; la base sociale sera élargie [...] Jean-Claude Milner, *Introduction à une science du langage*, Seuil, 1995, p. 74-75.

tions cela se dit. Dans les deux cas, l'activité grammaticale trie, « porte un jugement différentiel », mais le principe du tri n'est pas le même.

Les deux grammaires établissent ainsi des différences entre les usages, c'est-à-dire entre les énoncés effectivement prononcés. Avec la grammaire prescriptive, on refusera par exemple dans tous les cas l'absence du premier élément de la négation : « Il veut pas », avec la grammaire descriptive, on dira que cet usage est possible dans la langue de la conversation quotidienne, mais que, dans l'écrit, il convient de le refuser au profit de « Il ne veut pas ». Il s'agit de replacer les usages en situation, d'observer qu'il existe dans la langue des **variations***, qui se manifestent à tous les niveaux de la langue, qu'il s'agisse de la prononciation, du lexique, de la syntaxe... La grammaire descriptive, qui est celle que pratique la linguistique, va ainsi se poser ainsi des questions d'ordre rhétorique : qui parle, et à qui, où, quand, comment, pourquoi, car ce sont ces différents facteurs qui expliquent les différences entre les usages, courants, soutenus, populaires, littéraires, régionaux, etc. La branche de la linguistique appelée « sociolinguistique » s'occupe précisément de décrire la relation des différents usages à la société.

La grammaire prescriptive est également appelée grammaire normative, car le bon usage qu'elle prône constitue la norme. Le problème est alors de fixer

* Variations

Les usages varient selon plusieurs paramètres. L'histoire en constitue un (variation diachronique) et on peut ainsi opposer la langue du XVII^e à celle d'aujourd'hui. L'espace un autre (variation diatopique) et on peut ainsi opposer le français méridional au français du Nord. Les différentes strates de la société, selon l'âge (parler jeune), le métier, sont également facteurs de variations, tout comme la situation de communication, le type de discours ou de texte...